

Edmond Amran El Maleh
Un parcours immobile

Zouhir ZIGHIGHI
Université Ibn Tofail – Kénitra

Résumé- Par rapport à la dichotomie identité/altérité, l'écriture d'Edmond Amran El Maleh semble apporter une réponse appropriée sur le mode de la fiction romanesque. Ainsi engage-t-il des interrogations multiples autour de son identité multiculturelle en termes d'ancrage socioculturel, de filiation et de langues par rapport à son altérité faite de voyage, de cosmopolitisme et d'exil. Son écriture fragmentaire rend compte de cet être pluriel qui pense le monde à partir d'un repère identitaire fondamental.

Mots clés - Parcours, voyage, mobilité, cosmopolitisme, décentrement, déterritorialisation, expatriation, exil, altérité, identité, ancrage, Exotes, esthétique.

Abstract- Compared to the dichotomy identity / otherness, the writing of Edmond Amran El Maleh seems to provide an appropriate answer on the mode of fiction novelism. Thus, he engages in multiple interrogations about his multicultural identity in terms of socio-cultural anchoring, parentage, languages in relation to his otherness made of travel, cosmopolitanism and exile. His fragmentary writing accounts for this plural being who thinks of the world from a fundamental identity mark.

Key words- Journey, travel, mobility, cosmopolitanism, decentering, deterritorialization, expatriation, exile, otherness, identity, anchoring, exotic, aesthetic.

Introduction

Souvent corollaire du voyage et du déplacement, la littérature est en tout temps l'apanage d'une certaine mobilité tant réelle qu'imaginaire. Cette dynamique scripturale fut également le gage des explorateurs, des Exotes¹ et des cosmopolites heureux qui, comme Ulysse, ont fait un beau voyage en goutant au fruit interdit de l'ailleurs. L'intérêt est que cette « déterritorialisation » demeure souvent accompagnée d'une remise en question fondamentale de tout l'héritage socioculturel mettant en épreuve, voire en branle les postulats relevant de l'évidence identitaire. Dans ce sens, nous constatons que l'écriture du romancier marocain Edmond Amran El Maleh (1917-2010) est tributaire de cet entretien permanent entre l'identité et l'altérité à l'épreuve du voyage, de l'expatriation et de l'exil dans le sens où son univers fictionnel fait miroiter cette dialectique existentielle de manière contemporaine mais nourrie de tout un imaginaire diasporique. El Maleh semble conjurer dans la thérapie scripturale de ses récits l'antagonisme existentiel de son être, disputé entre immobilité et mouvement, sédentarisation et nomadisme et entre ancrage et exil.

La notion de « décentrement »

Nous pensons donc interroger la notion du décentrement dans l'écriture d'Edmond Amran El Maleh à partir de son premier et dernier romans, respectivement *Parcours immobile* 1980 et *Lettres à moi-même 2010*, deux volumes qui constituent à notre sens les pages de

¹ Selon le sens que lui donne Victor Segalen. Voir aussi « *Célébration de l'Exote* » de Abdelkébir Khatibi in *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Denoël, 1987. p.17.

gardes d'une pensée singulière par rapport à l'espace-temps. Notre mode opératoire serait une analyse comparée, par moment sémiotique, de la fiction malehienne en termes de choix génésique, de titraille, d'univers fabriqués, de rhétorique mise en œuvre, d'intertextualité, de polyphonie et d'imaginaires invoqués et convoqués.

D'emblée le choix génésique du texte malehien, hésitant entre roman, autobiographie, essai et fiction romanesque, préfigure l'ubiquité formelle chez l'écrivain qu'on pourrait assimiler à une esthétique du fragmentaire. En effet, l'adaptation génésique du texte malehien nous offre un genre littéraire pour le moins « éclaté », corollaire d'un enjeu esthétique majeur qui module son élection formelle et sa scripturalité composite. Ainsi pourrions-nous considérer la forme éclatée de certains récits comme *Parcours immobile* (1980), *Aïlen ou la nuit du récit* (1983), *Mille ans, un jour* (1986), *Le Retour d'Abou El Haki* (1990), ayant tous une structure littéraire hybride, comme étant le reflet d'un contexte maghrébin agité au cours des années 80. À en croire l'auteur, il s'agit a priori d'un souci esthétique « *innovant en quelque manière une nouvelle forme d'écriture en ce qui me concerne*² ». Ces formes littéraires inventives étaient favorables à l'émergence d'une littérature maghrébine singulière et caractéristique de cette fin du XX^{ème} siècle, saisissant le maghrébin moderne, naguère décolonisé, dans tous ses états. C'est donc à la fois une manière de se conformer au genre romanesque en vogue en se permettant quelques digressions génésiques insolites comme pour conforter et intriguer le lectorat dans ses habitudes et ses horizons d'attente. Cette démarche insolite est affectée à une double volonté d'être et de ne pas être, de respecter et de défier, voire subvertir le système en vigueur en ménageant une meilleure mobilité esthétique de l'imaginaire.

La fragmentation narrative

En outre la fragmentation narrative au sein du récit malehien par rapport à sa gestion spatiotemporelle demeure synonyme d'une grande mobilité diégétique. Le fractionnement du récit convient parfaitement à la transcription du quotidien et à la diction de l'activité mnémotique imprévisible qui entretient la narration. Et si au niveau de l'écriture -rédaction, l'auteur semble agir selon la disposition réelle de son corps scripteur dans un mouvement syncopé mais authentiquement humain ; au niveau de la réception, c'est-à-dire de la lecture, l'école de Constance³, fondée en 1970, explique que cet acte est à fortiori fragmenté car rares sont les lecteurs qui lisent un texte d'une seule traite même les plus assidus. Cela dit, le récit enchâssé, la polyphonie énonciative et la multiplication de points de vue rendent le récit malehien l'univers diégétique de tous les contrastes en mesure de représenter et d'interroger la condition humaine dans toute sa complexité.

Dans cette optique, le titre *Parcours immobile* prolonge cette impression de contraste dans une extension esthétique de l'antagonisme existentiel. En effet, à l'image d'une prétérition, ce titre illustratif suggère la mobilité en la niant. Il confirme et infirme simultanément l'idée du mouvement. Ainsi semble-t-il exhumer et résumer en un mot le récit de toute une vie en marge des convenances littéraires canoniques. Le substantif « Parcours » est à la fois expansé et contrarié dans sa raison sémantique par l'addition de l'adjectif qualificatif « immobile » jusqu'à la limite de l'oxymoron. Il récapitule succinctement le cheminement existentiel de l'homme dans les méandres de la vie avec ses savoureux délices et son extrême barbarie à un moment où l'histoire humaine fut secouée par deux guerres mondiales 1918 et 1945 et une vaste conquête coloniale.

² Edmond Amran El Maleh, *Lettres à moi-même*, Le Fennec, 2010, p.6.

³ Nous pensons également aux travaux de Hans Robert Jauss (1921-1997) « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 et Jean Starobinsky (né en 1920), "Préface", *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

Le mot « Parcours » est sciemment employé pour sa morphologie invariable et commune au singulier et au pluriel afin d'incarner l'itinéraire personnel et collectif du protagoniste. Il synthétise le déploiement collectivisé de l'être dans ses réincarnations romanesques plurielles comme pour le cas du protagoniste « *Nahon ! [qui] En lui s'est accompli un destin*⁴ » de toute une communauté juive marocaine et de Haroun « *l'homme en qui les signes du nouveau apparaissaient*⁵ ». Le personnage malehien est un actant synthétique et représentatif de la mouvance intégrale du récit. Il est saisi dans ses dispositions singulière et universelle à la fois qui laissent entrecroiser en lui les trajectoires de ses semblables. Il devient le relai littéraire et esthétique de la mémoire communautaire qui agit tel un palimpseste dynamique au sein du tissu social. Cette gestion métaphorique de l'archétype produit une mobilité incessante au sein du récit, susceptible d'engager le lecteur dans une réflexion dynamique et une projection instantanée.

La mémoire et l'espace

Par ailleurs, la mémoire en tant que lieu de création et d'écriture semble être un leitmotiv qui revient avec lancinance dans l'œuvre d'El Maleh restituant ainsi la réalité marocaine d'antan ; un Maroc singulier dans toute sa splendeur multiculturelle qui, a priori perdue, mais qui s'invente continuellement dans les nervures d'une mémoire en devenir. La mémoire chez El Maleh est le foyer d'une résurgence actualisée qui naît d'un va-et-vient incessant de rétrospection et d'introspection prospectives. En fait, la mémoire est une architecture labyrinthique de l'esprit pour laquelle El Maleh donne forme et sens dans la linéarité maîtrisée de son verbe. De ce fait, elle entretient un rapport étroit avec l'espace-temps générant ainsi une mobilité temporelle par rapport à la gestion thérapeutique du passé et du souvenir sur un mode actuel de l'écriture. Quant à la gestion spatiale, la mémoire est corolaire de certains lieux illustratifs figurant comme des topoï dans l'œuvre malehienne à l'image de la cité.

En effet, la ville en tant que foyer de la narration chez El Maleh, distribue dans la trame narrative l'architecture enchevêtrée de ses quartiers en la dotant d'une âme sociale, d'une joie de vivre partagée et d'une mémoire citadine ancestrale, encore tangibles depuis l'enceinte d'Essaouira, de Safi et d'Azilah. Cela dit, Essaouira, Safi et Azilah se confondent dans le récit et le discours d'El Maleh au gré d'une narration amnésique comme s'il ne s'agissait que d'un seul lieu : LA CITE mais avec des alias différents. N'était-il pas une manière de les évoquer toutes sans crédit préalable à l'une d'elles ? Par moment, cette confusion volontaire permet un transfert métaphorique de l'ordre de l'ubiquité narrative et semble afférée sur le compte du narrateur qui, dans l'euphorie exaltée de la rencontre, ne savait plus précisément de quelle ville s'agit-il : « *C'était dans le ciel au-dessus d'une petite ville côtière au bord de l'Atlantique, une petite ville Essaouira, Safi, Azila nul ne savait exactement*⁶ ». Ce transfert spatial est de l'ordre d'une mobilité esthétique assumée par l'auteur afin d'annuler toute distance séparant les trois villes.

Pour sa part, le voyage chez El Maleh, en tant que déplacement ou tout simplement mouvement, demeure la conjugaison proportionnelle des paramètres espace et temps. Cela dit, l'absence de l'un de ces paradigmes majeurs entraînerait une défaillance au niveau du transfert à moins qu'elle ne soit résorbée par une forme de compensation : littéraire ou esthétique en l'occurrence. Il s'agit d'une mobilité scripturale comme forme de gestion narrative et qui n'obéit guère à la logique du réel mais elle fait foi d'une réalité romanesque

⁴ *Ibid.*, p.6.

⁵ *Ibid.*, p.30.

⁶ Edmond Amran El Maleh, *Parcours immobile*, François Maspero, 1980, p.94.

voulue, créée de toute pièces. Dans la genèse de *Parcours immobile* par exemple, le cheminement contrarié du protagoniste Aïssa, alias Josua, entre Essaouira et le reste du monde préfigure la métamorphose de ce protagoniste au gré des déplacements et des expériences. Or, il est à préciser que cette initiation atypique demeure liée à un centre de gravité ultime qui préserve au héros son intégralité et son homogénéité au cours de ses multiples pérégrinations et mutations. Effectivement le natal est l'espace qui structure le récit malehien en le dotant d'une unité organique et en l'imbibant d'une ambiance conviviale favorable à l'action diégétique et à la naissance de la métaphore. L'auteur lui-même qui réaffirme, dans son opuscule autobiographique, que son lieu d'ancrage réel et fictionnel demeure son Maroc et que la France et Paris en particulier relèvent de l'ordre de l'accessibilité éditoriale : « Ici, [disait-il depuis sa retraite parisienne] concrètement la possibilité d'écrire, de publier par les vertus de l'écriture, il est ailleurs, constamment ailleurs, son pays, la doublure intime, secrète de tout son être⁷ ».

L'écriture chez El Maleh obéit à un protocole singulier qui renforce la vraisemblance des faits, des lieux et des actions. Ainsi, son écriture s'ordonne au diapason d'univers linguistique immédiat, contenu dans le pays natal comme foyer de la création littéraire et de la langue maternelle comme matrice de toute structuration langagière de la pensée et de toute création éventuelle. Le Maroc est le pays d'origine que l'homme n'a jamais quitté même dans les rudes épreuves de l'exil à Paris. Il le porte en lui, admet-il dans *Lettres à moi-même* que :

Son pays la doublure intime, secrète de tout son être. Son lieu d'ancrage ou d'encrage est escamoté comme un train d'atterrissage, subie que l'ici devient un ailleurs tacite, provisoire dont, chose étrange, il parle peu n'en faisant jamais un objet d'écriture. Un décentrement existentiel qui ne traduit pas une indifférence à ce qui l'entoure, loin de là ! Un foyer de subversion comme sous les apparences d'une circulation singulière⁸.

Ce décentrement méthodologique prévaut la langue maternelle du sensible sur toute autres langues de l'écriture, comprises toutes dans l'ordre de l'intelligible et de l'éditorial. Certes, l'écriture chez El Maleh se fait en français, or la langue maternelle la travaille en profondeur car elle est viscéralement liée à son affect, à la disposition de son corps scripteur et sa mémoire. Ainsi l'auteur se complaît-il dans ce décentrement linguistique et esthétique maîtrisé, en mesure de générer son propre mode de création et par conséquent de réception littéraire. Il se plaît, disait-il dans *Une Femme une mère*, à : « Déplacer l'accent, subvertir les traces pour en installer l'illisibilité, rompre, se libérer de ces amarres pour e laisser flotter, ni hier ni aujourd'hui, la sous vos yeux⁹ » ; et ce, à la recherche d'un espace perdu, celui de l'origine sans contraintes et sans artifices.

En effet, selon El Maleh, le flux ininterrompu de la vie et les résurgences mnémoniques imprévisibles du corps, avec toutes les émotions qu'ils éveillent, doivent correspondre à un rythme d'écriture saccadé et authentique qui met en circulation une mouvance humaine sans répit dans la métaphore filée d'une langue insolite. Laquelle écriture sera la caution d'adaptations stylistiques, de digressions dynamiques et même de subversions linguistiques contrôlées. Discutant de son *Parcours immobile* avec Touriya Fili-Tullon, l'auteur affirme qu'il « ne voulai(t) pas (y) mettre de ponctuation... parce que, dans le rythme qu'on vit, il n'y a pas de ponctuation ; ça introduit des coupures, etc., tandis que la respiration du texte suffit¹⁰ ». Il pense que l'esthétique d'écriture doit faire preuve d'une gestion particulière du langage, semblable à une allégorie linguistique propre ; une économie

⁷ Edmond Amran El Maleh, *Lettres à moi-même*, Le Fennec, 2010, p.9-10.

⁸ Edmond Amran El Maleh, *Lettres à moi-même*, op. cit., p.10.

⁹ Edmond Amran El Maleh, *Une Femme une mère*, op. cit., p.19.

¹⁰ Touriya Fili-Tullon, *Figures de la subversion dans les littératures francophone et d'expression arabe* (R. Boudjedra, A. Cossery, E. A. El Maleh, É. Habibi et P. Smaïl), p.43-44. 2009. p. 443.

scripturale maîtrisée qui sera en mesure de transposer la vivacité du quotidien bien aménagée dans le mouvement du récit. L'auteur réhabilite ainsi l'oralité dans son espace originel de formation et de communication à l'image d'une sève qui alimente le corps social.

A ce niveau, l'exil forcé du langage, que nous affectons à une mobilité linguistique, se traduit souvent par l'usage contrarié du français en tant que langue d'écriture et d'édition. Cet emploi est à même de conforter la mémoire initiale du corps, stratifiée en judéo-berbéro-arabo-marocain. Il met en examen la scripturalité allégorique chez l'auteur qui subvertit l'écriture et sa réception éventuelle dans leurs conformités classiques faisant d'El Maleh "un écrivain squatteur" :

À travers son lexique et sa syntaxe, sa poétique et sa rythmique, ses formes narratives et sa vision du monde, le judéo-arabe, langue maternelle, se déploie au sein du français, langue familière ou de cœur, c'est ce qui explique l'absence quasi-totale de la ponctuation, la longueur des phrases, syntaxiquement désarticulées, la fréquence du rythme vertigineux et haletant¹¹.

Il s'agit d'une position inconfortable et réfractaire de l'écriture qui fait d'Abou Imran¹² un hors-la-langue. C'est une autre forme de la rébellion littéraire qui trouve son assise dans l'antagonisme scriptural et dans la stratification subconsciente et interactive d'un pluralisme linguistique. Cette écriture insolite demeure souvent corollaire d'une ubiquité linguistique mais surtout d'un plurilinguisme : judéo-arabe marocain, berbère, dialecte marocain, arabe classique, anglais, espagnol et français qui fonde l'être bilingue, et ce, à l'image d'un palimpseste linguistique profondément domestiqué. Ainsi l'être pluriel pacifie-t-il, dans la catharsis de l'écriture, le dualisme d'une pensée en épreuve face à la déportation moderne du juif marocain et à la déperdition de son identité linguistique. La littérature soigne la blessure béante d'un rescapé du XXe siècle qui, affligé par le départ massif des marocains juifs, par l'abstraction historique de leur culture et par l'évanescence prématurée de leur dialecte, libère les survivances palpitantes et gnomiques de la mémoire salvatrice qu'il préserve ailleurs dans la doublure intime du texte contre tout éventuel oubli ou altération. L'écriture d'El Maleh réconcilie l'être avec soi-même, avec son histoire, sa mémoire et potentiellement son devenir grâce à la gestion gnomique du récit et la constance d'une ubiquité esthétique qui traverse et féconde toute la fiction malehienne.

Conclusion

En guise de conclusion, nous rappelons que l'écriture chez Edmond Amran El Maleh cultive une sorte d'ubiquité scripturale en mesure de contourner la rigidité des systèmes linguistique, philosophique et littéraire pour en supplanter une esthétique de l'inter, ménageant plus de mobilité dans le récit. En réalité, le déploiement esthétique d'El Maleh tient fondamentalement à une logique du transfert. Il déplace les formes, les signes pour entrevoir leurs virtualités intersémiotiques et contraindre leur opacité unidimensionnelle. Il y a lieu de décentrement méthodologique entre la sémiotique, le littéraire et l'esthétique qui permet ailleurs plus de possibilités d'écriture, d'interrogation et d'interprétation. L'écriture malehienne traduit le parcours immobile d'un cosmopolite heureux, rescapé de l'histoire humaine et témoin de son destin insolite.

¹¹ Anouar Ben Msila, « Fondements d'une écriture et lecture de *Lettres à moi-même* », Hommage à Edmond Amran El Maleh, organisé par Les Amis de la revue Horizons Maghrébins et l'Association Jazouli, Marrakech le 29/30 avril 2011.

¹² Edmond Amran El Maleh, *Lettres à moi-même*, p. 56 et *Une Femme, une mère*, Pensée sauvage, 2002, p.14

Bibliographie :

- BEN MSILA Anouar, (2011) « Fondements d'une écriture et lecture de *Lettres à moi-même* », *Hommage à Edmond Amran El Maleh*, Horizons Maghrébins et l'Association Jazouli,
- EL MALEH Edmond Amran, (1980) *Parcours immobile*, François Maspero.
- EL MALEH Edmond Amran (2002), *Une Femme, une mère*, Pensée sauvage,
- EL MALEH Edmond Amran ,(2010)*Lettres à moi-même*, Le Fennec.
- FILI-TULLON Touriya, (2009) *Figures de la subversion dans les littératures francophone et d'expression arabe* (R. Boudjedra, A. Cossery, E. A. El Maleh, É. Habibi et P. Smaïl), p.43-44.
- KHATIBI Abdelkébir (1987) « *Célébration de l'Exote* », *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Denoël.